

---

LA CHRONIQUE INSULAIRE

# Sang d'Irah

(les origines)

---

Illustration : Licence Shutterstock no. 1100454056

Medieval battle scene with cavalry and infantry. Silhouettes of figures as separate objects, fight between warriors on sunset foggy background. Zef Art

© Claire PANIER-ALIX 2019 by Bookelis.com

Ce Roman est paru aux éditions Nestiveqnen en 2005  
et aux éditions du Pré aux Clercs en 2010

## **du même auteur :**

### **LA CHRONIQUE INSULAIRE :**

(Trilogie parue aux éditions Nestiveqnen  
entre 2001 et 2004)

- 2- *Les Grands Ailés* (ancien titre : « *l'Echiquier d'Einär* )
- 3- *La Clef des Mondes*
- 4- *Le Roi Repenti*

*SANG d'IRAH est la préquelle*

*Parue en 2005 chez Nestiveqnen, et réédité en 2009 au Pré aux  
Clercs*

Du même auteur aux éditions Mango

(collection « *Royaumes Perdus* »)

*Les songes de Tulà* (2008)

Réédité sur Amazon sous le titre :

*Quetzaloàtl* (2017)

*Dragons : petite introduction à la draconologie* (2019, essai)

*Legendarium* (2019, essai)

Aux légendes d'antan, et aux peintres pré-raphaelites,  
tout particulièrement à J.W. Waterhouse.

À mon père et à l'homme que j'aime.

# Nopalep'am Brode



## Présentation de la Chronique Insulaire

« *Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre,  
J'y monteraï plutôt que de ramper à terre.* »

Racine, *La Thébaïde ou les frères ennemis*, IV, 3.

Sur l'île Nopalep'am Brode, « La Terre des Hommes » dans le langage des Anciens, les enjeux politiques étaient fort simples : au nord, les Kurstanais, l'Empire des Trolls lycanthropes... et au sud, le désert sacré des Hommes-Dieux d'Orkaz, tous deux malmenés par des climats extrêmes et victimes des incessantes agressions des troupes de la reine de Nicée, Maryanor.

Enraciné au cœur de Nopalep, le puissant domaine de cette dernière occupait pour ainsi dire la totalité des terres fertiles de l'île. Propice à l'épanouissement d'une civilisation prospère, Nicée, mieux connue sous le nom de Royaume Vert, subissait passivement le joug de l'impitoyable culte du Jade.

À l'est, l'enclave d'Irah, premier vassal de Nicée, avec ses forêts, ses lacs, ses collines et sa chevalerie respectée de tous, s'obstinant depuis toujours à tenter l'impossible : maintenir une équité qui n'existait plus que dans son idéal chevaleresque.

Le clergé nicéen ne pouvait plus se contenter des acquis. Ses coffres étaient pleins, mais ses ambitions secrètes allaient plus loin. Conquérir, posséder corps et âme le reste de l'île était devenu l'obsession des prêtres-sorciers : les anciennes Idoles, chassées jadis par le mystérieux Roi des Rois des légendes trolles, devaient reprendre le pouvoir.

En marge de tout cela erraient les îles Levantines. Très difficiles à localiser sur une carte, ces terres vagabondes que l'on disait sacrées, voire légendaires ou démoniaques, étaient le plus souvent évoquées au large des côtes orientales de Nopalep. Les récits les plus crédibles évoquaient leur apparition dans les eaux irahnisannes, parfois plus au nord, dans les brumes kurstanaises. À l'heure où commence notre histoire, seul le royaume d'Irah atteste encore de leur réalité.



# PROLOGUE

*Première année*

*Haute Kurstanie, Tol*

L'odeur était suffocante, après l'air pur et glacial de l'extérieur. L'Orkazien réprima une moue dégoûtée et s'engouffra dans la grande salle que lui dévoilait le garde en soulevant les fourrures. Les lieux empestaient le suint, la viande de mouton et l'urine. Des flambeaux jetaient une lumière incertaine sur les parois de la caverne, remplissant la pièce d'ombres mouvantes et de recoins ténébreux. Des formes, tapies autour de braseros rougeoyants, échangeaient des grondements hostiles et des petits cris à la fois plaintifs et interrogatifs. Des yeux noirs brillaient, dilatés par l'obscurité, accompagnés par le fade éclat des poignards en os qu'on tirait à moitié des fourreaux pour prévenir l'intrus de la précarité de sa situation.

L'Orkazien s'en fichait bien. Il avait traversé tout Nopalep pour parvenir jusqu'ici, et cet accueil ne l'étonnait pas de la part des Trolls à tête de lupin. Ils étaient conformes à leur légende et à leur monde fait de gorges vertigineuses, de cascades de glace, de gouffres et de sommets inaccessibles, mais surtout des effrayantes ténèbres de Tol, leur cité troglodytique. Si quelque chose devait impressionner Zoryal, l'envoyé de l'Homme-Dieu d'Orkaz, ce ne pouvait être que cette nuit profonde, ce deuil solaire qui n'en finissait pas, et ce froid mordant et stérile de la haute Kurstanie.

Les Trolls, en eux-mêmes, ne signifiaient pas grand-chose pour lui. Il comprenait pourquoi son maître en appelait à eux pour refouler les Nicéens vers les anciennes frontières du Royaume Vert, c'était suffisant. L'accablante misère du peuple de la nuit ne pouvait que le rapprocher de celle du Désert Sacré. Qu'importait, dès lors, que leur civilisation respective et leurs essences fussent aux antipodes les unes des autres ? Leur



ennemi et l'injustice naturelle qui les frappait portaient le même nom : Nicée.

Serrant son manteau fourré autour de ses épaules, Zoryal foudroya du regard les petites pattes crasseuses qui se tendaient vers lui pour palper ses vêtements. Elles restèrent un instant suspendues dans la pénombre, hésitantes, puis disparurent. Il aperçut vaguement sous une tête de loup desséchée les joues creuses, noircies de favoris frisottants, d'un jeune mâle à l'œil brillant, et l'éclat d'une canine sous des babines retroussées. Sous son ample habit de voyage, l'Orkazien crispa le poing sur la poignée de son kriss. Son guide se retourna en grognant pour le presser d'avancer et lui montra le chemin d'un mouvement du menton. Par l'embrasure irrégulière, une lumière plus chaleureuse palpitait. Une Trollette à peine sortie de l'adolescence à en juger la couleur gris clair du pelage qui couvrait ses membres et une partie de son visage, souleva les peaux tenant lieu de porte. Lorsque Zoryal franchit le seuil, elle cracha sur son passage avant de lâcher les tentures malodorantes.

Re foulant sa colère, l'envoyé d'Orkaz affronta l'antichambre de Tol, la cité troglodytique de l'empereur kurstanais. Deux Trolls gigantesques gardaient la grande porte de bronze. Ils étaient différents de ceux qu'il venait de voir : beaucoup plus massifs, ils portaient de rutilantes cottes de mailles façonnées dans un métal sombre aux reflets bleutés, qui les couvraient jusqu'à mi-corps. Des hauts-de-chausses de cuir et d'épaisses bottes fourrées dépassaient de cette longue tunique aussi fluide que de la soie mais plus robuste que l'acier. Leur face de loup était cachée par un casque qui en rappelait les traits de façon saisissante...

# PREMIÈRE PARTIE

---

## CHAPITRE PREMIER

*An 1*

*Empire de Kurstanie, nord de Nopalep*

La boue suçait les sabots et giclait en grandes gerbes pâles sur les flancs des chevaux et dans le dos des cavaliers. Ils étaient plus de cent. Dans la morne lumière de l'après-midi hivernal, soulevées avec peine par le vent de la course, les pelisses grisâtres et crottées qui couvraient leurs épaules paraissaient faire corps avec eux. Les capuches, cousues dans les têtes desséchées des loups auxquels avaient appartenu les fourrures, leur donnaient des allures monstrueuses que venait encore renforcer le terrible vacarme de la cavalcade.

Ils avançaient en ligne, couvrant le défilé sur toute sa largeur. L'ombre gigantesque des grandes falaises glacées ne paraissait pas les effrayer. En fait, aucune émotion ne troublait leurs traits. Ils avaient tous ce même regard concentré et luisant qu'accentuaient des tatouages bleus et rouges. Le vent avait fini par craqueler les peintures tribales qui couvraient leurs joues, leurs cuisses et leurs avant-bras. Le pelage souillé de leurs montures courtes sur pattes, robustes, était badigeonné des mêmes spirales grossières.

Une trompe résonna dans les causses, au-dessus d'eux, à laquelle ils répondirent en poussant à l'unisson un hurlement lugubre un peu haché par le galop des bêtes. Le ciel anthracite marbré de nuées rougeâtres était désert. À perte de vue, il n'offrait aux regards que son néant ombrageux, comme si les oiseaux avaient jugé plus prudent de s'écarter du trajet de la horde kurstanais. Des ombres se profilèrent sur ce contre-jour

austère, en haut des falaises bordant le défilé. L'une d'elles s'arc-boutait sur une énorme corne torsadée posée sur un trépied osseux. Une autre, plus massive, les poings sur les hanches, baissait un regard féroce sur les cavaliers. Ils lui ressemblaient. Lorsqu'ils atteignirent la grande grille barrant l'accès du tunnel, là où le ravin se heurtait brutalement à la muraille rocheuse, elle éclata de rire et fit un geste vers le sonneur. La trompe mugit de nouveau, presque gaiement, et la herse commença à se soulever dans un bruit de chaînes et de rouages mal graissés.

L'ost kurstanais s'engouffra sans hésiter dans la gorge enténébrée. La barrière retomba brutalement, et la cavalcade souterraine résonna longuement dans le défilé désert. Du haut du plateau, le grand Troll suivit des yeux le trajet invisible de ses soldats. Un rictus dévoila sa denture pourrie et ses gencives engorgées de sang. Il se détourna du ravin au moment où le premier cavalier jaillissait du sol herbu et plan cachant une route pavée souterraine, à une centaine de pas de là.

– Ola ! fit-il en levant les mains devant la bête écumante.

– Ola, sérénissime Mosq'ân Varh ! répondit le soldat en tirant fermement sur les rênes, tandis que ses compagnons surgissaient un à un derrière lui en s'efforçant de resserrer les rangs.

– Que se passe-t-il au-delà de mes regards, là où mes terres échappent à ma vigilance ?

– Grand Padoue, les flancs des monts Minhiriaths se clairsèment, et il n'est plus une forêt dans la lisière franche qui ne gémissent du départ des Esprits de la Meute. Les Hommes ne se contentent plus de venir piller nos villages, ils dépouillent nos terres et les jalonnent de leurs monstres de pierre...

– Assez, j'en ai suffisamment entendu. Ainsi donc, ce qu'est venu nous raconter l'émissaire Rouge était vrai : la sorcière n'aura de cesse qu'il ne reste rien de Nopalep, sinon un vaste empire dévolu à son sceptre. C'est entendu, elle aura ce qu'elle demande. Nous allons rompre le serment prêté jadis par nos ancêtres auprès des Esprits, et reprendrons notre dû. Nous avons scellé un pacte avec les Esprits Premiers<sup>1</sup> : nous restions

dans notre austère pays de glace et de boue, nous laissons les êtres chétifs et blancs qui avaient envahi notre île prospérer quand nous aurions pu tous les exterminer comme des puces dans un brouet et vivre à notre aise. En échange, on ne nous chassait plus comme des bêtes, on nous laissait en paix, avec nos trésors et nos secrets. Beaucoup d'Hommes croient que nous ne sommes qu'un mythe. Demain, ils pourront lire la vérité dans les auspices de leurs propres viscères.

L'empereur Mosq cracha par terre, à droite, à gauche et derrière lui, du côté du sud. Il avait parlé avec calme, mais ses yeux brillaient d'une fureur qu'il partageait visiblement avec les siens. Une bourrasque rasa l'herbe malingre du plateau, et parut donner vie à la tête de loup qu'il portait. Sa barbe et sa chevelure se mélangèrent au pelage gris brun. Il renifla et conclut :

– J'ai décidé de répondre favorablement à la demande de l'Homme Rouge. Son peuple, avant le nôtre, a subi les exactions de cette chienne. À nous deux, nous allons régler le problème. Ensuite...

Il ricana, et la lumière métallique de ce milieu d'hiver frappa l'une de ses canines.

– Ensuite nous achèverons notre œuvre : aucun Homme, qu'il soit blanc ou rouge, ne restera sur Nopalep. Les idoles sacrilèges seront abattues, et nous réchaufferons les glaciers de Kurstanie en les brûlant. Cela ne nous rendra pas nos arbres, mais cela honorera les Esprits, et ils reviendront.

La horde renversa la tête et se mit à hurler avec son chef. Tout l'ost se frappait le poitrail housé de mailles avec le poing, et l'ensemble résonna, lugubre, jusqu'aux contreforts de Tol. Le sonneur prit une grande inspiration avant de s'arquer sur son instrument pour joindre à ce concert le souffle sacré des Esprits de la Meute.

\*

*Nicée, nord-est de Nopalep*

Les sabots des chevaux glissaient sur l'épaisse couche de neige fondue, boueuse, qui recouvrait les pavés de la route.

Duncan d'Irah se félicita encore une fois d'avoir laissé Corkrom à l'écurie et de l'avoir troqué contre cette solide haquenée mille-fleurs. Il aurait eu le cœur brisé si son destrier favori s'était blessé sur ce terrain instable.

Le prince fit signe à l'un de ses hommes de ralentir l'allure. Devant eux, par une percée dans le hallier de bouleaux, quelque chose venait de bouger. L'air glacial rendait tout plus net sur ce ciel sans nuage. Il rabattit davantage la visière de son heaume et scruta le renflement du talus cachant le reste de la chaussée. Ses prunelles céruléennes se dilatèrent imperceptiblement et il serra le poing sur les rênes. Une colonne de fumée montait, noire et caractéristique. Une de plus.

Depuis qu'ils avaient quitté le nord d'Irah pour pénétrer dans la région du Zémiath, enclave nicéenne dans l'orient kurstanais, les charniers se succédaient. Le roi Harald, père de Duncan, avait dépêché plusieurs éclaireurs vers la borée nopalepienne, et ceux qui en étaient revenus, choqués, cachaient difficilement leur malaise sous leurs mines burinées de soldats aguerris : plus on remontait vers la Kurstanie, plus les massacres apparaissaient anciens, vestiges noircis de villages saillant désormais à peine de leur manteau neigeux. Cela laissait supposer des massacres planifiés et une progression de l'ennemi vers le sud – vers Irah peut-être – plutôt que des raids sporadiques conduits par quelques Nordiques s'aventurant hors des montagnes. En tout cas, depuis le début de l'hiver, il n'y avait plus âme qui vive, fût-elle nicéenne ou irahnisane, au-delà de Mosquir.

Ces fumées signaient la présence des Kurstanais bien en deçà de leurs frontières, et Duncan eut une pensée pour la reine de Nicée qui n'avait pas eu le bon sens de suivre ses conseils et de quitter sa capitale pour sa résidence d'hiver, Korfit, sur la côte méridionale du Royaume Vert. Mosquir, toute fortifiée qu'elle fût, n'était plus sûre.

« Maryanor », songea-t-il après avoir donné des ordres pour que des troupes ratissent les environs à la recherche de survivants et d'éventuels indices. « Il est grand temps que tu me

laissez passer à l'offensive. Si ce n'est pour tes terres, que ce soit pour les miennes. »

Les mâchoires crispées, l'héritier d'Irah eut une pensée peu charitable pour les prêtres qui entouraient sa suzeraine. Leur influence était considérable et leurs conseils aussi insensés que dangereux. Duncan espéra arriver à temps à Mosquir pour éviter l'irréparable : il savait que les autres vassaux avaient été convoqués en même temps que lui. Cela n'augurait rien de bon.

\*

La lune était rousse. Les grands sapins bleus du septentrion nicéen prenaient des postures étranges sous le poids du gel, leurs larges frondaisons formant de véritables couloirs de glace au-dessus du sol. Le vent glacial de cette fin d'hiver courait en grondant dans ce labyrinthe miroitant de givre dans le clair de lune nimbé de brume. Au loin, accrochée à la montagne, la citadelle royale perçait la nuit de ses feux frissonnants : malgré les conseils d'Irah, Mosquir était encore habitée, striant le ciel des fumerolles de ses cheminées.

Duncan se pinça les lèvres : il avait fallu qu'elle reste.

Maryanor ne pourrait-elle donc jamais tenir compte des avis de ses conseillers les plus sincères ? La jeune reine avait une conception très romanesque de sa couronne. Cela tournait presque à l'obsession, ce sens du sacrifice, cette certitude d'être l'ultime rempart entre la barbarie et son peuple. Aux yeux de Duncan – et pourtant les Anciens savaient combien il l'aimait – tout cela n'était qu'aveuglement et hypocrisie. Jamais Maryanor n'avait approché un paysan, jamais elle n'avait eu à affronter la réalité de l'existence. Du haut de ses seize ans, elle rêvait au danger et à la gloire, mais elle n'y entendait rien.

En s'obstinant à vouloir passer le printemps à Mosquir pour être en première ligne lorsque l'ennemi tenterait de briser massivement ses frontières, la reine de Nicée s'exposait à un long siège, et avec elle, sa cour et les troupes envoyées pour la protéger, privant de défenses le reste du royaume. Duncan d'Irah se demandait s'il arriverait, un jour, à lui faire comprendre que sa place était au contraire loin du feu, là où elle

pourrait assurer la continuité du pouvoir en sécurité, déliant du même coup les mains de ses chefs de guerre.

Le prince flatta l'encolure de sa monture. La jument frissonna, les naseaux fumants. Ils avaient fait une longue route, et l'épuisement alourdissait leurs épaules. Au mieux, ils n'atteindraient la citadelle qu'à l'aube, et encore faudrait-il talonner sans arrêt les bêtes déjà fourbues. Or, il voulait avoir les idées claires en affrontant Maryanor.

Un pressentiment confus le tenaillait depuis qu'ils avaient quitté Irah. Il se tramait quelque chose. Le message du più envoyé par Nicée à la cour d'Irah était trouble. L'œil du grand rapace blanc cherchait à l'éviter, comme si le lien empathique le dérangeait. Cela arrivait parfois quand le message contenait des données interdites, des non-dits ou des mensonges. La reine de Nicée priait son puissant vassal de venir la rejoindre à Mosquir où le conseil du Royaume Vert se réunissait. Le roi Harald étant trop âgé pour se déplacer, il avait envoyé son fils Duncan. Comme toujours.

Dans le message empathique, le visage de la jeune femme, pâle, presque luminescent, était nimbé d'images floues qui avaient du mal à s'ébaucher. Elles provenaient de l'inconscient de l'oiseau, de ce qu'il avait vu dans l'esprit de sa maîtresse avec la pensée qu'il était censé rapporter à son destinataire. Duncan n'était pas parvenu à les éclaircir, à les lire, mais la sensation qui en émanait était plutôt désagréable.

Il ne pouvait s'empêcher de penser aux prêtres qui entouraient le trône nicéen d'attentions inavouables. À travers la candide petite reine, c'était le puissant culte du Jade qui régnait sur le Royaume Vert. Duncan d'Irah n'était pas dupe. Il savait pourquoi le père de Maryanor (ou plutôt sa mère) avait jadis conclu un pacte avec le sien, les promettant l'un à l'autre. Le royaume de Nicée serait enfin omnipotent, sans cette épine morale dans le pied : Irah, minuscule enclave forestière qui venait sans cesse lui rappeler les valeurs et les codes anciens, les serments qui devaient être tenus, les devoirs inhérents au pouvoir. Pourtant, si le contrat avait été signé lorsqu'ils étaient enfants, il ne prévoyait pas que les deux jeunes gens se mettraient à s'aimer

tendrement, puis un peu plus passionnément à mesure qu'ils grandiraient. Il ne comptait pas non plus sur le tempérament de Duncan. Ce dernier épouserait sa promise, mais il ne lui livrerait pas son royaume en dot. Mieux, il était décidé à la convaincre de régner depuis Irah plutôt que depuis ce nid de vipères qu'était la capitale occidentale de Nicée, Korfit. Éloignée de l'influence du Temple, elle serait plus raisonnable.

– Siffrà ! appela-t-il.

Une puissante jument auburn housée de mailles se pressa contre son destrier mille-fleurs. Martial de Siffrà, le principal lieutenant de Duncan, mais aussi son maître d'armes et son ami, était un homme massif, encore jeune. Un collier de barbe noire lui mangeait le bas du visage. Il était pourvu d'un nez énorme et d'une bouche charnue aux lèvres violacées. Une petite balafre dessinait une barre blanche sur son sourcil droit.

Ils échangèrent un simple regard. Siffrà opina sans un mot avant de faire faire demi-tour à sa monture. Sa grosse pogne gantée se leva et il cria :

– Pied à terre ! Repos jusqu'à l'aube.

Le mot d'ordre fit rapidement son chemin de groupe en groupe. Quelques minutes plus tard, les deux cents écuyers s'afféraient autour de leur chevalier respectif, montaient les tentes, allumaient les feux, dessellaient et pansaient les chevaux...

– Tu as l'air soucieux, seigneur, remarqua Siffrà en prenant place à côté de son ami, assis sur l'un des coffres contenant ses effets. Pourtant, Mosquir est une cité que tu as toujours aimée...

Duncan le fustigea du regard. C'est à Mosquir qu'il rencontrait sa maîtresse, le plus souvent. Pour velouter un peu la hardiesse de ses propos, le chevalier lui tendit un hanap de vin chaud :

– Pourquoi ne pas avoir simplement envoyé un più pour avertir la reine de l'avancée des barbares ? Voici une pleine lunaison que nous chevauchons, c'est autant de temps perdu pour elle. Si elle avait reçu l'avertissement par le biais de l'oiseau, elle aurait pu anticiper son départ pour Korfit et se mettre à l'abri.



– Martial, venant de toi cette remarque est à la limite de me mettre en colère. Prends garde, je suis fatigué et courbatu. J’ai la tête pleine des atrocités que nous avons trouvées en chemin, et je crains pour nos propres terres... Tu vois cette forteresse ?

Duncan désigna Mosquir, fichée sur son éperon enneigé, au-dessus des eaux glaciales du lac dont le dégel n’était pas tout à fait terminé. Au pied de la montagne, lovée dans les anfractuosités rocheuses et sur les berges, la cité sommeillait. Siffrà fit la moue. D’où il se trouvait, la ligne de crête était majestueuse. Elle donnait à la citadelle des airs inexpugnables. Pourtant, l’autre versant, côté nord, plongeait directement vers la Kurstanie. L’empire troll venait lécher le bas de la robe nicéenne, menaçant, terrible.

– Mouais. Quelle idée les ancêtres de la reine Maryanor ont-ils eu de bâtir leur capitale aux marches de...

– J’imagine qu’à l’époque, Mosquir se trouvait au cœur de l’empire des Hommes<sup>ii</sup>. Ou que ces derniers étaient si puissants et si sûrs d’eux qu’ils pouvaient se permettre de défier le reste du monde en se pavanant sur cette montagne. Quoi qu’il en soit, Maryanor lui ressemble. Il est inutile d’essayer de la convaincre d’être prudente et raisonnable si elle a décidé de s’exposer. En tout cas, il est stupide de croire qu’elle obéirait à une simple supplique empathique. Trop de pressions malsaines s’exercent sur elle. Voilà pourquoi il fallait venir en personne. Son appel était une bonne occasion.

Martial de Siffrà secoua la tête, haussa les épaules et avala d’un trait le contenu de son hanap de corne.

– De toute façon, je ne vois pas comment sa majesté pourrait refuser d’écouter, cette fois : il faut réagir pendant qu’il en est encore temps. Quand les hordes de Lupins vont déferler sur sa jolie citadelle, elle n’aura plus qu’à...

– Ne le souhaite pas, Martial. Nous avons autant besoin de Nicée que Nicée a besoin de nous pour refouler les barbares et protéger nos gens.

Le maître d’armes ne répondit pas. Son visage n’exprimait rien, mais Duncan connaissait bien cet imperceptible mouvement du sourcil. Il savait ce qu’il pensait. Tous ses hommes

avaient probablement la même idée en tête : que venaient-ils faire dans cette guerre, pourquoi ne pas laisser Nicée, le Royaume Vert, le puissant empire du Jade, se débrouiller avec ses ennemis ? Pourquoi ne pas s'en retourner sur leurs terres, et assurer à la couronne irahnisane la protection de ses frontières ? Le petit domaine forestier était aussi vulnérable que Nicée, coincé entre la Kurstanie méridionale et Orkaz. Irah aurait bientôt besoin de ses troupes, mais la plus grande partie était monopolisée par le service vassalique dû à Nicée, grâce auquel Maryanor disposait d'une immense armée qui la rendait arrogante. Aucun Irahnisane ne souhaitait voir se réaliser le pacte d'alliance conclu entre le père de Duncan et celui de la reine nicéenne. Cette union ne ferait que plonger Irah dans le désarroi, et son futur roi dans le désespoir. Tout cela, Duncan d'Irah le lisait dans le regard de son ami. Il n'était pas loin de le penser lui-même. Seulement, il y avait la passion qu'il nourrissait pour Maryanor, et le sentiment non moins violent qu'elle avait besoin de lui, de sa protection, de ses forces, pour sortir indemne des complots de sa cour et des prétentions kurstanaïses.

Il ferait donc comme d'habitude : ce qu'il estimait devoir faire. Il tenait cela de sa mère, Meroë, la Dame Blanche. Fille des îles du Levant, la reine Meroë avait le front grave et volontaire. Ses yeux pâles imposaient le respect, parfois l'admiration, aux hommes les plus rudes. Elle était sage et disciplinée – encore que peu d'Irahnisans aient jamais compris quoi que ce fût aux rites et aux travaux qui occupaient les longs silences solitaires de leur reine – attentive aux besoins des démunis dépendant d'elle. Son union avec le roi Harald avait dû lui être bien pénible, au début. Harald était déjà âgé, et bien que ce fût un homme de bien et un bon roi, il manquait de délicatesse. C'était un caractère bien connu des gens d'Irah, ce côté bourru, plein de bonnes intentions, ayant plus d'affinités avec les écuries et les corps de garde qu'avec les enluminures et les simples. Souvent, Duncan imaginait sa mère, debout à la proue du navire qui l'arrachait aux brumes de son île natale, hiératique et digne, prête à assumer jusqu'au bout le serment auquel elle avait souscrit. En échange de ce mariage et de cette expatriation,

Meroë avait obtenu que les petites îles du Levant fussent protégées par Irah. Personne, désormais, ne pourrait plus accoster pour venir profaner les temples, souiller les sources sacrées, ou violenter les prêtresses pour leur arracher leurs secrets.

Duncan ignorait à peu près tout de sa mère et de son peuple. Elle n'en parlait jamais. Tout ce qu'il savait, il l'avait deviné en la regardant. Intimidante, sévère, juste, son beau visage grave, sa chevelure argentée sobrement nattée, et ses gestes mesurés, on l'appelait dans son dos « *Celle qui mesure* ». Elle avait eu peu de mouvements de tendresse à son égard, mais un seul de ses regards valait toutes les bourrades viriles de son père, tous les rires partagés, toutes les parties de chasse complices dans la forêt. Il se souvenait de la moindre de ses paroles, du plus petit de ses conseils. Cela résonnait en lui et l'avait en grande part façonné. La reine Meroë était âgée désormais, et elle ne quittait quasiment plus la tour orientale du château d'Irah où se trouvaient sa bibliothèque, ses chats et sa terrasse. De mauvaises langues disaient qu'elle attendait la mort du roi pour s'en retourner vers ses îles. Pour le prince, elle se languissait de mourir, rien d'autre. Elle avait cette longue existence sans tache derrière elle, et plus assez de forces pour continuer à donner du sens à sa vie. Il comprenait cela. Elle lui avait transmis son besoin viscéral d'être conforme à son idéal.

\*

La nuit fut courte. Les Irahnisans avaient les membres raides lorsqu'ils émergèrent de leurs tentes. Les feux prenaient mal à cause du brouillard, et l'humeur générale était taciturne. Le prince lui-même avait son visage des mauvais jours. Sans aller jusqu'à houspiller son écuyer, il laissait échapper des borborygmes grognons en s'agitant d'un air exaspéré. Le jeune garçon avait l'habitude et s'efforça de fixer les attaches de son armure aussi rapidement que possible. Les gestes impatients de Duncan ne lui facilitaient pas la tâche. Il savait que dès que son maître aurait avalé un bol de soupe au lard et quelques tartines de fromage, ses traits s'adoucieraient et il serait de nouveau à l'écoute.

Un soleil blafard filtrait à peine à travers la grisaille les salua lorsqu'ils se mirent en route. La brume léchait les eaux du lac et s'effilochait sur les ajoncs. Lorsqu'ils atteignirent la berge orientale, le soleil avait enfin réussi à dissiper les nuées, déversant de très haut une lumière dorée mais sans chaleur sur la vallée de Mosquir. La montagne rosissait, comme si la reine sentait l'arrivée imminente de son amant qui n'était pourtant pas d'humeur galante.

Duncan d'Irah n'avait pas beaucoup dormi. Ses pensées l'avaient ballotté de rêves érotiques fugaces en réveils subits, couvert d'une suée glacée, la vision de charniers et de terres brûlées imprimée sur les rétines. Le visage de Maryanor le hantait dans tous les cas. À présent qu'il se trouvait aux portes de la cité royale que protégeaient de hautes palissades de rondins, il avait les idées plus claires. Il était trop tard. Il ignorait dans le détail ce qui était arrivé entre le moment où son père avait fait prévenir la reine des inquiétantes incursions kurstanaises au nord d'Irah, et celui où elle l'avait prié de venir la rejoindre ici, mais il était désormais certain que des décisions funestes avaient été prises, auxquelles il ne pourrait rien changer. Cependant, c'était son aval que la jeune femme espérait sans doute obtenir, comme si, consciente de faire fausse route, elle avait besoin de cette garantie pour trouver la force de s'opposer à ceux qui la manipulaient.

Duncan grinça des dents.

Alors que le haut ventail de bois s'effaçait pour les laisser entrer, il leva les yeux vers la montagne. Elle écrasait tout, altière et lumineuse : à cette heure, le soleil frappait ce versant de plein fouet, si bien que les murailles de la forteresse se confondaient avec la roche, alors que les sapins masquaient le chemin sinueux qui montait jusqu'à elle depuis la ville. Les oriflammes claquaient, petites taches colorées sur cette impressionnante masse minérale. Celui de Nicée, le griffon jaune sur fond vert, et celui du Temple du Jade, avec son immonde idole vert d'eau grimaçant sur une toile noire.

*Dans une heure, je serai fixé*, songea-t-il, engageant son cheval sous le porche vermoulu en réprimant un mouvement de colère anticipée.

Il détourna le regard. De chaque côté de la porte, des soldats en tabard vert et jaune se tenaient au garde-à-vous. Appuyés sur leur hallebarde, ils bombaient le torse en fixant le vide, talons joints, s'efforçant de compenser le triste état de leur équipement par une discipline sans reproche. Duncan n'ignorait pas que ces hommes n'avaient jamais été sur un champ de bataille, et qu'à l'instar de leurs compatriotes, ils n'avaient jamais eu à combattre, sinon dans leur office de police ou de garde. Cottes et armes étaient vieilles et usées. Leurs grands-pères les avaient portées avant eux. Seule leur tunique matelassée aux armes de Maryanor était flambant neuf. Il y avait de l'envie et de l'admiration dans leurs yeux quand ils regardaient la chevalerie irahnisanne passer le porche de bois et s'engager, disciplinée, sur la voie principale de la cité.

La seule route permettant un accès rapide à la forteresse serpentait vers les contreforts depuis l'arrière de la ville. Son accès était ainsi protégé par les fortifications de bois, ce qui donnait le temps à la population de se réfugier à l'abri du nid d'aigle à la moindre alerte. De là-haut, une garnison détachée par Irah veillait, prête à sonner le tocsin si un ennemi menaçait la vallée, chose impensable puisque le seul adversaire de Nicée ne pouvait surgir que de la montagne elle-même. C'était une bonne chose, se disait Duncan, car cette vieille tactique, héritée des temps lointains où le Royaume Vert guerroyait contre Irah, ne donnerait pas grand-chose en cas d'assaut kurstanais. Les palissades de rondins étaient vermoulues, faciles à abattre ou à brûler, et il ne croyait pas que les Mosquirois réagiraient assez vite pour échapper aux barbares. Ils tenteraient certainement de sauver leurs biens, d'en rassembler un maximum avant d'entamer l'ascension vers la citadelle. Au fil des siècles, on avait pris l'habitude de compter sur la valeureuse chevalerie irahnisanne pour assurer aux citoyens une sécurité considérée comme allant de soi. Irah était maladivement attaché à la

défense des petites gens, et sa vassalité envers Nicée n'était pas un vain mot.

La cité – c'était en vérité un gros bourg acculé par le lac contre le flanc abrupt du rocher sur lequel était accrochée la citadelle – dégageait une odeur de fumée de cheminées et de soupe chaude. Les pêcheurs étaient déjà rentrés et étalaient le fruit de leur travail matinal sur des étals installés le long du quai, devant leurs embarcations. Ils criaient joyeusement pour attirer les dernières commères, celles que les ragots retenaient encore sur le port au lieu d'aller cuisiner le poisson fraîchement acheté. Au passage du cortège d'Irah, des « hurrah ! » jaillirent auxquels les chevaliers répondirent en tapant du poing sur leur poitrine caparaçonnée de métal. Des rires s'élevèrent dans la foule, et quelqu'un chanta *l'Ode à la reine*, un poème grivois fort populaire qui était déjà parvenu aux oreilles de Duncan. Le prince devina le sourire de Martial de Siffrà, derrière lui, et finit par sourire lui-même. Des galopins couraient après eux, cherchant à voir leur visage, à croiser le regard du prince d'Irah. Il fouilla sa bourse et leur jeta quelques pièces.

Son visage se rembrunit lorsqu'il aperçut des capuchons de toile verte avancer en procession devant eux, sur la route montant à la forteresse. Des prêtres du Jade. Ils portaient trois grands palanquins de bois laqué de rouge que des officiants aspergeaient d'encens en chantant leurs abominables cantiques.

– Les Idoles... lança Martial.

Sans se retourner, Duncan opina :

– Ils les promènent comme au Solstice. Je n'aime pas ça du tout. Je commence à me demander si ma présence était aussi souhaitée que cela...

– Pour sûr, même le maraud le plus ignare sait que tu n'aimes pas fricoter avec les prêtres de Soral. Je ne t'en blâme pas, prince, remarque... La vie serait plus douce en Nopalep sans ces idolâtres nécromants...

Duncan opina sans répondre. Le Royaume Vert portait bien son nom : Nicée était un immense grenier. Ses terres étaient prospères, et ses troupeaux bien gras. Aucun hiver, aussi rigoureux fût-il, n'avait jamais inquiété les coffres de l'État. Pourtant,

les offrandes pesaient lourdement sur les bourses nicéennes. Grain, bétail, mais aussi trésors de toutes sortes étaient largement ponctionnés par le Temple. Les Nicéens ne crevaient pas de faim, mais ils vivaient dans un état de terreur larvée qui les rendait fébriles et un peu faux. L'ombre du culte du Jade ne s'arrêtait pas là : depuis des générations, le Royaume Vert avait la réputation de piller allègrement ses voisins. Bien sûr, il ne s'agissait que de on-dit, des légendes transmises par les commères et les colporteurs, décennies après décennies. À la connaissance de Duncan, Nicée n'avait jamais commis d'exaction de ce type, de mémoire d'homme en tout cas, mais il ne pouvait s'empêcher de penser aux raisons qui avaient poussé sa mère à se placer sous la protection du roi Harald. D'ailleurs, à part Irah, qui Nicée pouvait-elle voler ? Orkaz, ce misérable désert de poussière dont les mines d'or étaient taries depuis des siècles ? La Kurstanie, avec ses maigres terres cultivables, caillouteuses, gelées ou inondées la plupart du temps ? Rien de bien attrayant pour le Temple.

Duncan en était persuadé. Il sentait leur pression permanente sur Maryanor. S'il n'avait pas tant aimé la jeune souveraine, il aurait poussé son père à renier son serment d'allégeance pour bâtir un plan de défense pour Irah. Se défendre de Nicée, se défendre du Temple, comme Meroë en haut de sa tour...

Encore deux saisons et il serait lié à Maryanor par les liens sacrés. Dès lors, les prêtres tenteraient de s'emparer d'Irah, prétendraient que les frontières n'existaient plus, que le petit royaume forestier devait se soumettre aux règles de Nicée. Payer sa dîme au Temple. Le prince d'Irah était prêt à en découvrir pour préserver l'indépendance de son peuple, mais il ne se sentait pas capable de renoncer à Maryanor. Sans avoir encore trouvé un plan satisfaisant pour déjouer les prétentions du Jade, il n'en était pas moins déterminé.

Oui, Duncan les avait en horreur, ces prêtres-sorciers. Il se méfiait d'eux et de leurs idoles comme de la peste. Perdu dans ses pensées, il ne vit pas le temps passer. Le grondement de la lourde herse de Mosquir le ramena à la réalité.

Duncan connaissait bien le sinueux trajet qu'il fallait accomplir pour atteindre les appartements privés de Maryanor : cours pavées, portiques griffus de langues de glace, escaliers de pierre verdis et usés, passerelles aux toitures de bois ornées à l'intérieur de fresques baroques, enjambant d'obscurs passages de tour en tour. La citadelle de Mosquir était un assemblage assez hétéroclite de constructions fortifiées en terrasses, dynastie après dynastie. Ces paliers embrassaient les contours de la montagne, tournoyant vers le sommet où trônait la partie dédiée au culte.

Le prince avait laissé ses hommes dans le corps de garde, près de l'entrée principale. Seule son escorte personnelle l'encadrait alors qu'il suivait, pensif, la lumière tremblotante d'une lanterne tenue à bout de bras par un page. Dans ces passages étroits et humides, leurs pas résonnaient au rythme du cliquetis des baudriers. Les murailles cyclopéennes qui les entouraient de toutes parts rendaient l'espace à ciel ouvert restreint, oppressant. Prisonniers des remparts, dans ce labyrinthe de pierre, les hommes se sentaient impuissants, vulnérables. Pourtant, Duncan savait que dès qu'ils auraient franchi l'une des portes, dès qu'ils seraient à l'intérieur, d'immenses salles s'offriraient à eux, plus déstabilisantes encore. L'architecture excessive de Mosquir n'était pas ce qu'il affectionnait le plus. À vrai dire, certaines parties étaient charmantes, douces, dédiées au repos et aux plaisirs simples, alors que d'autres se révélaient plus sinistres, outrancières ou froides. À l'image de Nicée.

Il fut donc soulagé lorsqu'ils atteignirent enfin la petite cour carrée dite « du dôme ». La coupole de verre dépoli nimbait d'une lumière douce et colorée cet espace carrelé de mosaïques mythologiques. Entouré de colonnes de marbre blanc desservant en galeries les appartements de la reine et de ses suivantes, le patio était chauffé par des rigoles d'eau chaude courant autour d'un bassin dont la fontaine représentait une nymphe embrassant un faune. Des petites cages dorées pendaient de loin en loin sous les galeries, abritant des oiseaux exotiques. Le page leur fit traverser à grands pas ce petit havre. Ils pénétrèrent



dans un vestibule plaqué de santal sculpté. Les mêmes incrustations d'ivoire et de nacre se retrouvaient sur la porte lancéolée des appartements de Maryanor. Un petit judas grillagé d'or et d'argent apparut derrière un panneau de bois précieux, dévoilant un œil inquisiteur.

– Qui va là ? fit une voix éraillée que Duncan connaissait bien.

Le valet se racla la gorge en mettant son poing ganté de vert devant ses lèvres, puis adopta un air pincé en déclarant, le menton levé et les yeux mi-clos :

– Son Altesse le prince Duncan d'Irah.

Un bruit de verrou. La porte ouvragée s'effaça, et la gouvernante s'écarta du passage en esquissant une vague révérence, dévoilant le salon privé de la reine.

Aux quatre coins de la pièce – laquelle était de dimension confortable – se trouvaient des statues de faunes tenant chacun un candélabre allumé. Les murs reprenaient en trompe l'œil les galeries de la cour : entre ces colonnes d'intérieur en marbre, enrichies de cannelures et de chapiteaux dorés, des fresques mythologiques retraçaient une improbable histoire de l'Île-Continent<sup>iii</sup>, tout à la gloire de Nicée. Sur une console fumaient des cônes d'encens dans une coupelle cuivrée.

Maryanor reposait nonchalamment sur un divan de marbre tapissé de coussins moirés. Elle portait une longue tunique blanche, plissée, retenue sur l'épaule par une broche de grenats en forme de griffon, et serrée à la taille par une chaînette d'or. Ses bas de soie étaient d'un rouge criard encore renforcés par les cothurnes de satin jaune de ses sandales d'intérieur. Son visage, fin et régulier, était d'une pâleur extrême. Ses épais cheveux blonds étaient maintenus sur sa nuque par une résille d'or piquée de pierreries, ceignant son front pâle et bombé. Son regard était sans éclat, d'un bleu pervenche terni par un air songeur. Elle ne parut pas faire attention à l'entrée de Duncan, perdue dans ses pensées, comme absorbée par l'une des fresques. Machinalement, elle réajusta d'un haussement d'épaule l'étole d'hermine qui couvrait ses bras. Un long soupir légèrement hoquetant lui échappa.

– Votre Majesté... fit la voix chevrotante de la gouvernante qui avait introduit le prince d'Irah. Votre visiteur vient d'arriver.

À peine avait-elle prononcé ces derniers mots que le visage de la reine s'éclaira. Elle se leva d'un bond et se précipita, bras tendus, vers Duncan qui l'enlaça sans retenue.

– Duncan, Duncan... Enfin tu es là... Enfin...

Il l'écarta de lui gentiment et releva son menton de l'index :

– Oui, et ce n'est pas avec plaisir que je vous retrouve à Mosquir, jeune fille ! gronda-t-il avant de l'embrasser de nouveau.

– Tais-toi... Nous parlerons après... Plus tard, ce moment viendra bien assez tôt...

Il fronça les sourcils et évita les petits baisers qu'elle tendait vers son cou.

– Que veux-tu dire ?

– Rien, rien... Viens...

Elle le prit par la main pour l'entraîner vers la porte de sa chambre, dissimulée par une peinture représentant un grand triton enlaçant un dauphin. Il se laissa faire, la peau parcourue de frissons délicieux. Déjà, il se voyait la soulevant du sol, à bras le corps, et la jetant sur son grand lit en forme de coquillage. Elle, riant aux éclats, se débattant, joueuse, lui jetterait des coussins de soie à la figure, ferait mine de se cacher derrière les piliers torsadés du baldaquin. Il gronderait, ferait l'ours, feindrait le barbare avant de se précipiter sur elle. Elle serait dans ses bras, menue, conquise, et ils...

– Écoute, Mary...

Sa voix n'avait pas les intonations habituelles. Elle était douce, un peu maussade, ferme. La jeune femme, sans se retourner, tira encore un peu sur sa main, mais ses gloussements sonnaient faux. Elle avait probablement compris qu'il n'était pas décidé à la suivre. Qu'elle ne pourrait pas reculer plus longtemps ce moment qu'elle appréhendait.

Il insista, bien campé sur ses jambes, n'offrant qu'un bras inerte à ses pitoyables tentatives :

– Que se passe-t-il ici, Mary ? demanda-t-il.

Elle lâcha sa main et se tourna vers lui. Ses joues étaient cra-moisiées et ses yeux brillaient. Elle avait un petit air misérable, fiévreux, qui lui fit mal au cœur. Il concentra ses pensées sur les événements dramatiques qui malmenaient le nord de Nopalep.

– Tu ne veux pas qu'on en parle tout à l'heure ? Nous ne nous sommes pas vus depuis le dernier solstice...

– Sais-tu ce que j'ai trouvé en chemin ? De quoi couper l'envie au plus grivois, crois-moi.

Elle se pinça les lèvres et adopta cette fichue attitude hautaine qui avait le don de l'horripiler. Regagnant le divan sur lequel il l'avait trouvée en entrant, la reine de Nicée prit le temps de retrouver son calme avant de répondre. Elle picora dédaigneusement quelques fruits confis dans la grande coupe, et ramassa son étole de fourrure pour s'envelopper dedans. Seuls ses yeux en émergeaient quand elle se décida enfin :

– Comme tu voudras... Deux convois fiscaux ont été attaqués cet hiver près du village de Minhosk. La première fois, les villageois ont simplement refusé de payer, et les chariots ont été retrouvés, vides bien entendu, dans la forêt. Nos hommes étaient ficelés aux arbres. Ceux qui n'étaient pas morts de froid ont été partiellement dévorés par les loups. Une seconde expédition a été envoyée pour châtier les coupables et prélever notre dû. Une escorte de trente soldats l'encadrerait. Ils sont tombés dans un guet-apens. Aucun n'est revenu, et on n'a retrouvé que leurs ossements rongés, entassés devant les portes du village déserté.

Duncan croyait rêver, et il ne se privait pas de le montrer en levant les yeux au plafond et en secouant la tête. Ses soupçons étaient bien fondés. Pire encore : Maryanor attendait de lui qu'il la défende contre les Trolls alors que Nicée avait tout fait pour les provoquer. Il comprenait mieux les atrocités qu'il avait vues au nord, quelques semaines auparavant.

– Vous avez essayé d'imposer vos taxes aux Kurstanais ?

– Soral l'a exigé.

À l'évocation de l'Idole du Jade, le prince d'Irah grimaça.

– Tu croyais que l'empereur te laisserait faire ? Allons, Maryanor ! Depuis des lustres, mes hommes meurent pour

contenir les barbares hors de tes frontières... Et toi tu envahis le territoire troll pour le piller ?

Elle s'empourpra, et cria, penchée vers lui comme si elle voulait le gifler :

– Qui parle de piller ? L'impôt est dû aux dieux, cela nous préserve de leur sainte colère ! Les Kurstanais profitent de la paix que nous obtenons en sacrifiant au Temple. Il est juste qu'ils paient aussi !

– Juste ? Juste ? L'empire kurstanais, pour barbare qu'il soit à nos yeux, est libre et indépendant. Les Trolls ont leurs propres croyances, et je doute que leurs dieux les incitent à accepter les exactions nicéennes sous prétexte que ton Temple...

Il n'acheva pas sa phrase. Ils avaient souvent eu ce genre de dispute. Irah n'adhérait pas au culte du Jade. Il n'aboutirait à rien en l'amenant sur ce terrain. Il réfléchit un instant, puis s'accroupit devant elle.

– Écoute, Mary... reprit-il doucement, lui prenant les mains. J'ignore pourquoi il faut que la paix soit toujours si fragile sur ce morceau de terre. Maintenant, tu sais comme moi que la guerre est désormais inévitable. En venant ici, je pensais que Mosq avait planifié une invasion de ton royaume, et que cela avait commencé. Je devine à présent qu'il s'agit davantage d'expéditions punitives à ton endroit. On ne peut pas revenir en arrière, et tu peux compter sur Irah pour y remettre bon ordre. Mais tu dois interdire toute nouvelle incursion nicéenne en Kurstanie. Tes greniers sont pleins, ma toute belle. Tes coffres regorgent de richesses dont aucun Troll ne saurait rêver du fond de sa caverne. Laisse-les là où ils sont. Remets tes prêtres à leur place, qu'ils se contentent de ce qu'ils ont. On ne peut pas ponctionner à l'infini... Et je me refuse à participer à un conflit injuste. Te protéger, oui. T'aider à soumettre un monde libre, même s'il s'agit des Trolls... je m'y refuse, et tout Irahnisan qui se respecte en fera autant. Tu sais ce que ça veut dire...

D'abord furieux, le regard de Maryanor s'adoucit, avant de s'embuer. Elle se pencha vers lui, l'embrassa du bout des lèvres et posa sa joue contre son épaule.

– Duncan... Je ne peux pas m'opposer au clergé. Je suis leur grande prêtresse, ma vie leur appartient. Je sais quel but secret est le leur. L'Idole l'a énoncé devant moi. C'est l'avenir qui m'a été annoncé par sa voix. Un avenir terrible, qui me révolte et me peine. Mais cela sera. Peu leur importe que tu renies tes serments ou pas. Les choses sont bien plus compliquées que tu ne le penses.

Elle parlait sans le regarder, pleurant doucement, l'œil perdu. Il la serra contre lui, et caressa sa joue. Ses cheveux sentaient bon.

– Tu te trompes, Mary. Rien n'est jamais tracé d'avance. Les paroles que tes prêtres attribuent à cette statue n'ont rien à voir avec la fatalité. Il s'agit de plans, de politique. Et de cela, mon père fera son affaire, ainsi que moi, le cas échéant.

– Ne sois pas sacrilège, Duncan... Je t'aime, tu es innocent et solide, parce que ce que tu ignores ne t'effraie pas. Mais demain, tu auras peur, toi aussi...

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une expression étrange qu'il ne lui connaissait pas. En un instant, sa peau s'était assombrie, ternie par un secret intime, terrible, qui excluait son amant du jeu. Le prince fronça les sourcils. Il repensa aux palanquins de bois rouge, aux Idoles, aux prêtres. L'impression de malaise que lui avait transmise l'oiseau messager en Irah s'imposa de nouveau à lui, et il eut la chair de poule. Contrarié, il serra un peu plus fort les mains de la jeune femme qui grimaça :

– Ne me sous-estime pas, Mary. Bientôt, je serai ton roi et toi tu seras ma reine. Alors tu verras l'avenir sous un autre jour...

Alors qu'il la relâchait, un peu confus de lire de la douleur sur son visage, elle ferma les yeux et soupira, pathétique. Il baisa sa tempe, et songea qu'elle ne lui disait pas tout. L'essentiel manquait. Il n'avait rien appris d'important, rien qui fût susceptible de changer la donne. Quelle qu'en fût la cause, la guerre contre l'empereur troll était inéluctable, et Irah défendrait les Hommes car les Kurstanais ne feraient pas de différence entre un Nicéen et un Irahnisan... Le trouble qu'il

ressentait depuis l'appel de Maryanor par le biais de l'aigle più envoyé à la cour du roi Harald ne le quittait pas.

– Pourquoi tenais-tu tellement à ce que je vienne? demanda-t-il dans un murmure quand il fut certain qu'elle s'était calmée. Au loin, un gong résonna.

– Parce que j'avais besoin de te sentir à mes côtés, Duncan. Avec toi, j'ai moins peur.

– Qu'est-ce qui peut bien effrayer autant la reine de Nicée dans son propre palais, petit oiseau ?

– L'avenir et le devoir... On ne peut pas échapper à ses devoirs quand on est reine, tu sais... Je vais le faire, car je le dois, mais cela me terrifie...

– Tu vas faire quoi, Mary ?

Duncan parlait aussi doucement que possible, comme si le contact qu'il avait établi risquait à tout instant de se rompre. Son cœur battait si fort qu'il en était assourdissant. Alors qu'elle lui souriait, prête à parler, il n'était plus aussi sûr de vouloir l'entendre. Quelque chose de définitif allait se passer, quelque chose qui marquerait leur relation à jamais. À cet instant, si cela avait pu arrêter le cours du temps, s'il avait eu l'assurance qu'ils pourraient continuer à s'amuser tous les deux avec insouciance, Duncan aurait reculé. Il aurait mis sa main sur sa bouche pour qu'elle se taise. Mais la vision des charniers s'imposa de nouveau à lui, et il l'encouragea du regard. Elle lui répondit d'une voix rauque, lasse, mais étonnamment sereine. Le gong retentit encore une fois. Elle se dégagea de son étreinte et se releva. Tout en remettant un peu d'ordre dans sa tenue, elle tira un cordon de soie pour appeler sa camériste. En l'attendant, elle baissa les yeux vers lui, toujours accroupi devant le divan, et lui sourit avec une bonté malsaine. Il se fit l'effet d'être un condamné.

– Allons, prince, dit-elle en regardant sa chambrière entrer dans la pièce, les yeux rivés au sol, une robe de soie rouge dans les bras. Laissez-moi. Je n'ai pas vu le temps passer et voici déjà l'heure du conseil. Vous-même devez songer à vous préparer.

Elle s'interrompit un instant tandis qu'il se remettait debout.

– Bientôt, vous saurez tout, conclut-elle.

Elle lui donna congé et il se retrouva dans la petite cour carrée, un peu hébété, où le page l'attendait avec son escorte.

\*

Le parquet ciré de la salle du trône gémissait sous les pas des chevaliers irahnisans. Marchant derrière leur prince, leurs bottes ferrées claquant au rythme des écailles cuivrées de leur armure, ils formaient un carré compact. Tous arboraient le tabard immaculé d'Irah, frappé du grand oiseau rouge déployant ses ailes protectrices au-dessus d'un arbre vénérable. Leur casque sous le bras, ils regardaient fixement devant eux, peu préoccupés par les œillades goulues des dames de la cour, ou les regards frileux de leurs nobles époux. Comme Duncan, ils avaient ramené leur chevelure en catogan, et leur barbe était lissée, coupée avec soin. Un bandeau de coton aux couleurs de leur rang leur ceignait le front. Celui de Martial de Siffrà était rouge. Un fil jaune orangé serpentait au centre.

Celui de Duncan était en or massif.

Une double rangée de piliers renflés jalonnait la vaste salle basse de plafond. Entre chacun d'eux, un grand feu crépitait dans une vasque de pierre brute. De loin en loin, suspendus aux poutres de la voûte, des encensoirs d'argent distillaient leurs fumerolles de myrrhe. Les allées latérales étaient pleines d'ombres et de murmures. Du coin de l'œil, alors qu'il marchait vers le trône de Maryanor d'un pas qu'il voulait assuré, le prince d'Irah devinait les plis des toges pâles des officiants, et leurs sandales dorées. Toute une armée de prêtres et de prêtresses pour protéger la reine de Nicée. Pour s'assurer ses bons et loyaux services... Il réprima une moue irritée. Ces vapeurs parfumées qui descendaient du plafond en nappes diaphanes l'entêtaient. Tout était étudié pour cacher la vérité, obscurcir les pensées, troubler les sens...

Mais ses perceptions étaient intactes lorsqu'il mit un genou au sol devant les marches recouvertes d'un tapis de laine verte séparant la reine de sa cour. Le trône était encadré d'un côté par un gong, et de l'autre par une grande clepsydre de cristal alimentée par un liquide mordoré.

– Reçois les hommages d'Irah, ô souveraine de Nicée. Le roi Harald m'a chargé de renouveler en son nom notre serment d'allégeance, et de te soumettre ses vœux de santé et de paix.

La voix de Maryanor lui parvint étouffée et déformée par le masque d'or martelé qu'elle portait :

– Qu'il en soit remercié, et toi, prince Duncan, sois le bienvenu à Mosquir. Ta présence, ainsi que celle des autres barons du royaume, permet l'ouverture immédiate de la séance.

Elle tapa des mains, du bout des doigts. Une jeune prêtresse, qui ne devait pas avoir plus de douze ans et qui se tenait à sa gauche, fit résonner le petit gong doré. Duncan attendit que Maryanor lui fît signe de se relever et d'aller prendre place sur le siège qui l'attendait parmi les stalles alignées de part et d'autre du trône, au bas de l'estrade. Le goutte à goutte de la clepsydre d'or l'agaçait. La remarque de la reine l'assimilant aux barons ne lui avait pas échappé. Elle allait dans le sens de ses soupçons : les baronnies nicéennes étaient tout ce qui subsistait des différents royaumes de l'île peu à peu annexés par le Royaume Vert.

Elle tarda un peu avant de lever délicatement sa main gantée pour lui accorder l'autorisation de se redresser, prenant un plaisir évident à le voir contenir sa colère. Il se dit qu'il devait avoir les tempes battantes et le teint écarlate, que tout le monde était au spectacle et qu'il s'en fichait. Personne ici ne devait ignorer sa liaison avec la reine, sa fiancée, ni son tempérament emporté. *Qu'ils se régalent, s'ils croient que j'accepterais de quelqu'un d'autre pareille humiliation !* grommela-t-il intérieurement en gagnant enfin sa place.

Comme le voulait la coutume, quatre de ses hommes – Martial de Siffrà notamment – se placèrent derrière son siège, la paume sur la garde, alors que le reste de son escorte allait se ranger par lignes de cinq sous son étendard, dans la travée qui lui faisait directement face. Là, attendaient tous les corps d'armes des baronnies, carrés d'hommes classés par couleur de tabard. Une fois le silence installé, Maryanor se leva. Les plis de sa longue tunique de soie parurent rouler sur ses formes pour tomber parfaitement, moirant son corps de reflets cuivrés. Son



visage d'or était impassible, figé par le précieux métal. Duncan se rappelait la confiance qu'elle lui avait faite et se demanda si ses traits, sous ce masque royal, étaient déformés et moites de peur. Rien de tel ne transparaisait dans les prunelles claires qu'elle posait sur l'assemblée, ni dans sa voix lorsqu'elle dit :

« Des événements funestes m'ont amenée à requérir votre présence pour ce conseil solennel. Les exactions des Trolls, rapportées par le duc de Kantsberg, et par le prince d'Irah, ne font que renforcer les résolutions d'urgence que j'ai prises au nom de Nicée. Le grand Kassapú me tient au courant de tout ce qui arrive dans mon royaume, et ce qu'il m'a révélé ces dernières semaines va au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer. Les choses sont si graves que je dois m'en remettre à Soral lui-même. Seule l'Idole saura nous éclairer... »

Un nouveau coup de gong ponctua cette entrée en matière. La reine leva les bras au-dessus d'elle et décrivit un cercle. Lorsque ses mains se figèrent, pouce et index reliés, poignets tordus, le timbre retentit encore une fois. Une forte odeur de myrrhe se répandit dans la salle déjà enfumée, accompagnant un cortège d'officiants en tunique verte.

En tête, deux femmes au crâne rasé, portant chacune l'une des extrémités d'une barre de fer à laquelle était suspendu un grand chaudron de fonte. Ensuite venait un homme de haute taille, assez âgé, le visage hâve. Il marchait à pas lents, les bras croisés sur la poitrine. Derrière lui, un groupe de huit prêtres encapuchonnés, portant l'un des palanquins de bois rouge que Duncan avait vus en route. Tout ce beau monde était escorté par des adolescents apathiques qui agitaient des encensoirs en fixant le dallage.

Arrivés devant l'estrade, tous se figèrent. Les deux femmes déposèrent leur fardeau et s'éloignèrent à reculons pour laisser la place à l'homme émacié. Maryanor reprit la parole :

– Grand Kassapú, devin royal et pieux serviteur de Soral, fais ton office.

Le prêtre décroisa les bras et les étendit au-dessus du chaudron. Tout d'abord, rien ne se passa. Sa voix, sonore, s'échappa de sa poitrine creuse pour inonder les lieux d'échos

inintelligibles. Bien des nuques se glacèrent au son de ces paroles d'un autre âge. Les fumées entêtantes se mêlèrent aux ombres mouvantes des gros piliers ainsi qu'à celles des hommes distraits par cette ambiance d'épouvante. Soudain, un sifflement strident déchira les tympan, ramenant l'attention de tous sur le chaudron. Un tourbillon mercuriel répondait aux injonctions du devin, vociférant. Maryanor fit signe aux deux prêtresses de s'avancer à nouveau. Elles décrochèrent un grand miroir rectangulaire du palanquin et vinrent le placer derrière le chaudron de façon à ce que la reine et ses vassaux pussent voir ce que ce dernier contenait. Le devin, qui étendait toujours ses longs bras maigres au-dessus de la marmite hurlante, commença à dodeliner de la tête. Ses yeux se révolvèrent, son corps se convulsionna. Des images s'esquissèrent dans les tourbillons, se firent vaporeuses, et pénétrèrent le prêtre en transe. Alors qu'elles grimpaient vers son visage, elles accordaient des reflets confus au miroir. L'assistance tentait de les saisir au passage, mais c'était difficile. Le petit gong, près de la reine, tinta. Les traits révolvés du devin s'apaisèrent et le chaudron se tut.

Une lumière blafarde montait du chaudron, tourbillonnant comme des vapeurs de cuisson. Duncan ne regardait pas les images du miroir. Seul le visage caché de Maryanor l'intéressait. Elle était effrayante, défigurée par les ombres que sculptait sur ses traits cette lueur scélérate. Elle fixait le miroir, les yeux exorbités, les sourcils soulevés par la passion, les lèvres tordues. Cela, il le devinait à travers le masque d'or. Tout dans cette cérémonie l'écœurait. Ce n'était pas sa promesse qui se tenait là, dans une posture de danseuse obscène, fascinée par les tours de magie du devin, c'était la grande prêtresse de Soral, la sorcière nicéenne, comme l'appelaient les Trolls. Plus que jamais, il craignit ce qu'elle lui avait caché lors de leur entrevue.

– Fais ton office, Kassapú. Dis et traduis ce que les eaux t'ont montré.

L'officiant répondit d'une voix gutturale très différente de celle dont il avait usé pour prononcer ses incantations :

– Elles sont en moi ! Elles sont en moi ! Ahhh !

– Recrache-les et montre-les-nous, ces visions, grand Kassapú!

– Ô reine des fertiles terres du Jade ! Les eaux mercurielles me susurrent et me brûlent de secrets abominables !

– Recrache-les sur le miroir de Soral, te dis-je. Apaise ton âme violentée et fais ton office !

La voix de Maryanor devenait rauque et chevrotante. Duncan voyait la peau de sa gorge rougir, ainsi que celle de ses bras d'ordinaire si blancs. Il pensa à leurs étreintes, quand elle se couvrait d'une rosée salée et rosissait ainsi. Il haït plus profondément encore le culte du Jade et ce qu'elle était à cet instant.

– Ô reine, Kassapa divine, je t'entends et je t'obéis.

Le prêtre se tourna vers le miroir et ouvrit démesurément la bouche et les yeux. La même lumière que celle qui s'échappait du chaudron désormais apaisé jaillit en puissants faisceaux qu'il concentra sur la psyché. Quatre gouttes longues et huileuses troublèrent la vasque de la clepsydre, et ce fut terminé. Les deux prêtresses s'approchèrent de leur supérieur afin qu'il s'appuyât sur elles, épuisé. Le trio s'écarta pour laisser la vue libre.

*Un paysage désolé. Les eaux sablonneuses d'un fleuve large mais peu profond, bordé de hautes herbes jaunies, de cabanons de pêcheurs aux carrelats relevés et de barques à fond plat et à proue élancée. Les bancs de moustiques, boules sombres et bourdonnantes stagnant, comme dans l'expectative.*

*Un trait d'argent traverse le ciel empourpré de Thaïssa. Tous, dans la grande salle du trône de Mosquir, ont reconnu la cité comptoir du sud de Nicée : de l'autre côté du fleuve commencent les terres arides d'Orkaz.*

*Les habitants de Thaïssa, soudain silencieux, l'œil inquiet, ferment d'un même mouvement portes et volets mal joints. En quelques instants, la ville paraît abandonnée, et le vent desséchant du désert peut tout à loisir caresser ses ruelles et ses avenues pavées, soulevant au passage les objets épars oubliés dans la panique.*

*Quelque chose dans l'air brûlant semble ricaner.*

*L'atmosphère est feutrée, lourde de toutes ces respirations haletantes qu'on cherche à retenir, pelotonnés les uns contre les autres dans un coin sombre. De chuchotements terrifiés, étouffés par la peur,*

*et du bruit grinçant, sifflant, raclant du vent qui ouvre et claque sèchement les portes mal closes, comme s'il espionnait avec cynisme les habitants tremblants, les uns priant leurs dieux séniles et sourds, les autres, incapables de rien. La menace croissante, elle-même, devient sonore, un bourdonnement constant, stressant, présent dans toutes les imaginations sublimées par la peur, dans tous les corps crispés, malades de honte et de regrets, dans l'écoulement douloureux du sang dans les veines, aux tempes, aux poignets, aux gorges...*

*Et puis, il y a ce rire grimaçant dans le ciel cramoisi que tous croient voir et entendre, et qui est celui de la Mort : les villages des faubourgs brûlent. On voit des colonnes de fumée noire monter vers le ciel depuis le petit jour. Le vent rabat l'odeur de la chair brûlée, ne laissant aucun doute sur ce qui va suivre.*

*Le Temps s'écoule, lentement.*

*L'air devient à chaque instant plus irrespirable.*

*L'attente se fait intenable au point qu'on entend par moments, au fond d'une cave, un enfant ou une femme hurler. Un homme sort sa dague qu'il se plonge dans le corps après l'avoir souillée du sang des siens, l'œil mouillé par le dilemme de l'horreur... Ils sentent tous le sol vibrer sous leurs sandales, à mesure que la horde s'approche. Mieux vaut peut-être mourir que de survivre entre leurs mains.*

*Un second trait d'argent traverse le ciel.*

*Orage sans eau.*

*Et l'insupportable silence est noyé d'un coup dans les hurlements de la horde déchaînée déferlant sur la vieille cité, muette d'épouvante. À sa tête, côte à côte, le grand Troll lycanthrope Mosq'ân Varh et l'Homme-Dieu d'Orkaz, Sail 1<sup>er</sup>.*

Le miroir retrouva sa morne neutralité, abandonnant l'assistance à son désarroi.

— Sois remercié, devin, fit la reine en s'asseyant sur son trône, accablée. Sais-tu quand ce pacte sanglant sera scellé ?

— Cela est fait, ô reine. Et Thaïssa sera rasée avant qu'aucune troupe ait eu le temps de se porter à son secours. Cette vision nous est déjà venue par trois fois cet hiver. Jamais de façon aussi nette, toutefois. C'est imminent.

— Oui, mes cauchemars sont hantés par des Trolls et des Orkaziens depuis des semaines. C'est pourquoi j'ai réuni le

conseil. Ta vision confirme mes craintes. Entendons le divin Soral... Que l'Idole sacrée confirme ce qu'elle m'a commandé dans le secret du temple...

---

## CHAPITRE II

*Pendant ce temps, en Orkaz...*

Une mer de sable, à perte de vue, tel était le désert sacré d'Orkaz : un océan tumultueux remuant d'infimes perles de lumière sous l'âpreté d'un vent brûlant. Cependant, sous cette apparente hostilité des éléments et cette insupportable lumière jetée sur la terre par l'énorme soleil rouge, une double rangée de pas serpentait sur les dunes, venant de nulle part, comme surgie des sables mêmes.

Avec son ombre qui tremblait de chaleur, la silhouette aux formes cachées par un ample manteau de lin prenait l'aspect irréel de quelque spectre égaré dans les gémissements du vent. Zoryal avait traversé des plaines étrangères, vertes et herbues, des montagnes et des forêts, des marais où les sables tuaient, mais rien n'avait pu le dissuader de poursuivre son chemin, courbé en avant sur son pas traînant, régulier et sûr.

Le grand soleil passait d'une épaule à l'autre, il était parti depuis des mois, et il marchait toujours, sans défaillir, car il portait le message que son maître attendait. Dirigeant ses pas avec l'assurance étrange des enfants du désert, il parvint enfin aux portes sans âge d'une forteresse dont les murailles de pisé, au chaulage éclatant, lui barrèrent la route.

Alors seulement il se redressa et se débarrassa de son ample vêtement pour libérer de l'ombre et de la poussière son corps cuivré par les huiles protectrices qui donnaient cette couleur flamboyante à son peuple. Il croisa les bras sur sa poitrine tatouée de spirales, et écouta les imposants battants s'ouvrir, lentement, dans le silence absolu.

Orkaz, la Cité Endormie, s'offrit à lui.

Le soleil, haut dans le ciel, brilla d'un éclat puissant, comme un présage.

Pas un mouvement dans les cieux.

Zoryal fut conduit jusqu'à la salle du culte par les dociles épouses de son seigneur.

La pièce était vaste, circulaire, basse de plafond, et baignée d'une douce fraîcheur.

Deux ou trois femmes dénudées agitaient d'immenses éventails au-dessus d'un jeune homme à demi nu, assis en tailleur au centre de la pièce, à même le sol, une coupe de grès à la main.

Le messenger courba son corps d'athlète. Il s'agenouilla et baissa la tête, le regard rivé au sol et le cœur battant un peu trop fort. Galvanisé par le mélange de peur et d'amour que lui inspirait son maître, il garda le silence.

L'Homme-Dieu termina lentement sa coupe, laissant le temps s'égrener et se perdre au rythme des grands éventails. Toute notion temporelle finit par s'évanouir. Seules les femmes bougeaient au rythme lent et sans âge des grands éventails, se levant et s'abaissant avec grâce autour de leur maître. De temps en temps, un insecte troublait la paix en bourdonnant sourdement.

— Alors, Zoryal ?... Reviens-tu avec de bonnes nouvelles de Mosq l'Affreux ? demanda enfin le maître d'Orkaz.

Ses pupilles étaient dilatées. Il éclata de rire.

Son hilarité se brisa net, comme elle était venue. Son visage se crispa douloureusement, et le jeune homme eut l'air égaré quelques instants. Des échos restèrent accrochés dans l'air sombre et parfumé d'encens, rebondirent sur les parois de pierre de la salle circulaire avant de s'évanouir, aspirés par les corridors du palais.

Zoryal garda le front contre le sol lorsqu'il répondit :

— Je le pense, seigneur Sail. Je me serais laissé mourir sous le courroux de notre Soleil si je n'avais mené à bien la mission que tu m'as confiée.

— Bien. Alors parle ! Et dépêche-toi. Je ne suis pas vraiment enclin à la patience, aujourd'hui.

Il y eut un nouveau silence à peine troublé par les respirations accablées de chaleur. Zoryal se taisait et la tension montait. Le maître d'Orkaz eut un geste irrité et renvoya les femmes.

– Le Troll à face de loup est d'accord, seigneur, murmura enfin la voix cassée du messager courbé sur le sol. Il va envoyer une partie de ses troupes ici pour gonfler les tiennes. Le reste prendra Nicée par le nord.

– Ici ?

– À Yolink, seigneur. Mosq prétend qu'il peut passer par les galeries où la reine de Nicée ne l'attendra pas. Il veut la surprendre. Il sera là d'ici une semaine... s'il me suit toujours. J'ai laissé des jalons dans le désert, comme tu me l'avais ordonné. Avec les indices que je lui ai donnés, il doit pouvoir s'y retrouver sans que nos secrets ne soient trahis.

– Très bien, très bien... Oui, bien bien bien... Et qu'a-t-il dit de mon marché ?... Parle, animal !

Zoryal reçut l'insulte comme une marque de satisfaction de son maître et ne s'en formalisa pas. Sail avait une façon toute particulière de montrer son affection à son bras droit, qui avait été son compagnon de jeu et d'apprentissage des armes. Zoryal savait que les breuvages imposés à l'Homme-Dieu par sa charge dénaturaient sa personnalité pour le rendre moins humain. Ils avaient grandi ensemble, il savait ce qui se cachait derrière le masque et ce que cela lui coûtait.

– Il... Il veut les femmes, en plus de la reine, bien sûr... Orkaz aura l'or et les perles, et toutes les steppes de la rive nord du Farima.

– Et la prairie ? Je veux la prairie !... Toute la zone sud de Nicée doit appartenir au peuple du Soleil ! Tout ! Il me faut les terres abreuvées ! Pas d'aumônes ! Que ferais-je de ces babioles ? Ce sont des terres fertiles et grasses dont j'ai besoin pour mon peuple !

Le seigneur du désert s'enflammait, écrasant de sa «divine» colère son serviteur tassé sur le sol.

– Il n'en a pas parlé, seigneur... Mais... Il sera bientôt là, tu...

L'œil brillant de Sail étincela, et un sourire étira ses lèvres. Il inspira profondément, les mâchoires serrées, pour retrouver son calme.



– Oui... Bon, tu as bien travaillé, retire-toi et va en paix, Zoryal... Passe au temple ce soir, et repose-toi à l'ombre des stèles sacrées, tu l'as bien mérité.

Alors que Zoryal quittait le palais, le cœur en fête, nourrissant enfin la curiosité affamée du peuple, l'Homme-Dieu reversa du nectar dans sa coupe en songeant à la chance qui s'offrait enfin à lui d'obtenir, pour les siens, le minimum d'eau vital et de terres cultivables... Il se demanda s'il aurait la force nécessaire pour accomplir la tâche qu'il s'était imposé : abreuver le désert, sortir Orkaz de la misère.

\*

*Nicée, Mosquir*

Il y eut un frisson d'effroi dans la salle.

Soudain, l'air surchargé de fumées d'encens était devenu irrespirable. Duncan surprit du coin de l'œil certains courtisans prêts à s'évanouir. Lui-même se sentait nauséux, mais ses raisons étaient d'une tout autre nature. Il fixait Maryanor, indifférent aux suées glacées qui dégouлинаient sur ses tempes. Sur ses prunelles, l'empreinte au fer rouge des visions prophétiques révélées par le chaudron se superposait au profil lisse de la jeune femme. Dans ce contexte mystique et mélodramatique, armé comme il l'était d'un pressentiment, le prince d'Irah avait une interprétation du désastre bien différente de celle de ces nobliaux incommodés par la fumée. En soldat aguerri, il n'était pas vraiment troublé à l'idée d'une guerre contre Orkaz et contre l'empire troll. Ce n'était d'ailleurs pas une révélation pour lui. Par contre, sa méfiance quasi-viscérale envers le culte du Jade, ajoutée aux sous-entendus et au malaise de Maryanor un peu plus tôt, dans son boudoir, rendait l'annonce qu'elle venait de faire plus qu'inquiétante.

Duncan se faisait l'effet de se trouver dans une nasse. Tout, autour de lui, lui donnait l'impression d'avoir été orchestré à son intention. Bien qu'il ne fût pas dans ses habitudes de penser à lui avant de songer à ceux qu'il devait protéger, en cet instant précis où il scrutait le moindre geste de sa fiancée, le chevalier la soupçonnait de s'apprêter à le trahir. Les prêtres avaient gagné. À présent qu'il était adulte et affichait clairement son intention

de déjouer leurs projets de mainmise sur le royaume de ses ancêtres, le prince d'Irah n'était plus un bon parti.

La reine ferma les yeux sous son masque d'or, et inspira profondément.

À ses pieds, au bas du trône, la haute silhouette du devin restait immobile, ses bras décharnés levés au-dessus de son crâne. Son long nez était étrangement plissé, et sa bouche sans lèvres retroussée vers son menton en pointe de lance. Un filet de salive dégoulinait aux commissures, et ses yeux étaient révoltés. La transe divinatoire allait prendre fin. Devant lui, le Calice Sacré – c'était le nom que les Nicéens donnaient au chaudron – fumait encore vaguement. Tous se taisaient, l'œil tourné vers leur reine. Ils attendaient sa décision.

La jeune souveraine se leva, et ôta avec lenteur la partie inférieure de son masque pour parler plus clairement. Le devin recula avec déférence. Ôtant ce rempart de métal, elle se présentait plus en tant que reine qu'en tant que prêtresse.

– Ainsi, notre peuple va une fois encore devoir faire face aux guerres et aux tueries ? Soit... L'envahisseur vient du sud, du silence et du désert... la Grande Prédication doit donc se réaliser sous mon règne... Qu'il en soit ainsi... Qu'il en soit ainsi.

Elle baissa la voix, et sa langue fine et pointue glissa sur ses lèvres, sèches sous le maquillage. Elle déglutit. Duncan plissa les yeux, ne perdant pas une bribe, pas un mouvement. La Grande Prédication... Il en avait entendu parler, autrefois... De quoi s'agissait-il ? Le terme lui laissait une impression plutôt désagréable quand il y pensait... Fugitivement, l'image de sa mère, avec sa blanche chevelure et ses grands yeux gris, s'imposa à lui... Oui, la dame des îles du Levant lui en avait parlé, lorsque, enfant, il avait été promis à la petite princesse de Nicée... Mais qu'avait-elle dit ? Il n'avait pas fait attention. Et maintenant, Maryanor l'évoquait à son tour et tout, dans ses intonations, dans la pâleur de ses joues, dans les plaques rouges qui marbraient ses bras et sa gorge, trahissait que c'était grave, que c'était terrible. Que cela aurait de désastreuses implications sur leur vie.

La voix de la reine devint rauque, puis inaudible. Elle toussota dans son poing, et en profita pour jeter un coup d'œil dans sa direction, les sourcils légèrement froncés, avant de chuchoter, rendue aphone par l'importance de ce qu'elle venait de déclencher :

– Grands Prêtres du Jade, approchez, et enseignez à ma cour ce qu'est la Grande Prédication... Puis rejoignez-moi au temple. Faites ! J'ai dit.

Le petit gong retentit. Dans un mouvement de bras trop vif pour rester gracieux, elle ramassa le bas de sa robe et s'engouffra dans le tunnel étroit dont son trône cachait l'entrée. Duncan la regarda s'éloigner, stupéfait par tant de lâcheté de la part d'un être qui lui était si cher. Derrière lui, un murmure grave parcourut ses hommes.

Pendant ce temps, cinq vieillards enveloppés dans des soieries vert et or gravissaient les quelques marches menant au trône vide. Ils éloignèrent le devin d'un regard.

– Un jour, Soral, le huitième dieu du Jade, ouvrit ses grands yeux de feu. Il les posa sur l'assistance des prêtres pétrifiés, et sa voix caverneuse résonna au creux de tous les esprits : « *Mortels, dit-il. Mortels de Nicée, Fils de la Paix, tremblez, car votre terre sera incendiée et baignée du sang de vos enfants par les ambitieux fils du Soleil... Tremblez, car la Mort voudra se gaver de vos chairs ! Mortels, raisonnez car l'heure du Grand Partage viendra pour votre souveraine, et quelle qu'elle soit, elle devra s'y sacrifier pour vous, son peuple.* » Le huitième dieu du Jade, Soral, parla ainsi. Puis ses yeux se turent à jamais. Ainsi il nous fut permis de savoir. Ainsi fut faite la Grande Prédication.

Les prêtres se turent aussi. Bien que la situation fût critique, ils prenaient un plaisir évident à toiser la cour des nobles qu'ils dominaient en l'absence de la reine.

La foule commença à s'agiter. Beaucoup n'étaient pas certains d'avoir bien compris ce qu'impliquait ce message divin. Parmi les plus troublés se trouvaient les barons, dont les terres avaient progressivement été annexées par le Royaume Vert, et qui se languissaient de voir se réaliser l'union de Nicée avec

Irah : ils plaçaient tous leurs espoirs dans l'accession de Duncan sur le trône.

Ce dernier tambourinait nerveusement l'accoudoir de son siège, fulminant. Soudain, n'en pouvant plus, il se leva et pointa un index menaçant vers les prêtres :

– Moi, Duncan d'Irah, j'ai une question à poser !

Il soutint le regard méprisant du doyen des prêtres d'un air farouche lorsque ce dernier lâcha du bout des lèvres :

– Nous vous écoutons, prince d'Irah...

Duncan se pinça les lèvres et s'efforça de se calmer. Les mains dans le dos, il entreprit de faire les cent pas devant l'estrade en énumérant aussi posément que possible certaines évidences :

– Le Grand Partage n'a plus été pratiqué de mémoire d'homme, n'est-ce pas ?

– En effet...

– Cela fut l'un des rouages les plus efficaces dans la mécanique nicéenne, au grand jadis, pour construire un royaume vaste et prospère sans faire couler de sang...

– ...

– Avant que cela ne dégénère, il s'agissait d'unir par des liens magiques et unilatéraux vos grandes prêtresses aux chefs de guerre ennemis, qui se retrouvaient réduits à l'état de moutons serviles, livrant terres et têtes en dot à Nicée, c'est cela ? Surtout n'hésitez pas à me corriger si je me trompe : l'heure est grave, il faut que tout soit parfaitement clair pour tout le monde !

– L'heure est grave, vous avez raison, prince d'Irah, aussi serait-il judicieux de votre part de préférer un ton pondéré à l'ironie et à l'irrespect. Le Grand Partage est une tradition très ancienne, un présent fait aux Hommes par les dieux du Jade afin d'épargner les tueries inutiles.

– Ben tiens... Autrefois, il s'agissait peut-être de cela. Mais depuis des générations, la raison a refoulé aux oubliettes cette tradition répugnante : Nopalep est régie par des lois, et que ce soit par la magie ou par le fil de l'épée, une annexion reste une annexion. Les tablettes sont pleines des légendes racontant ce

qu'il advenait de ces « rois », de ces « époux », une fois soumis à ce mariage contre nature. J'imagine que les pierres des châteaux nicéens résonnent encore de leurs hurlements démentiels ! J'imagine aussi que jusqu'alors, votre précieux clergé hésitait à reprendre cette tradition, comme vous le dites : il existait des voies plus simples et plus légitimes pour agrandir vos terres. Et puis aucune femme, fût-elle la catin la plus dépravée, n'aurait accepté de subir le Grand Partage avec un Troll. Quant à Orkaz, à quoi bon s'encombrer d'un désert ? Si ces deux-là étaient restés sagement dans leur misère, jamais vous n'auriez eu l'idée de ressortir cette histoire...

Le plus âgé des prêtres s'avança au bord de l'estrade et le fustigea d'un regard voilé. Le vieillard avait la peau jaunâtre, cireuse, et il exhalait une puanteur qui incommoda Duncan pourtant habitué à voir des cadavres.

– Vous aviez une question, *vassal*, alors posez-la qu'on en finisse !

Chaque mot lui coûtait, mais le prince se força à achever son discours afin que tous sachent ce qui se cachait sous l'annonce du prétendu sacrifice de la reine, et sur ce que lui, premier vassal de Nicée et protecteur avec son armée de l'équité sur les terres allouées aux Hommes, en pensait :

– Notre bien aimée suzeraine doit donc, si je comprends bien, accomplir le Grand Partage avec le sauvage d'Orkaz, et se l'attacher par des liens occultes afin d'épargner à Nicée une guerre contre les nomades du désert. Cela brisera son alliance avec les Trolls qui se retrouveront cantonnés derrière leurs montagnes. On claque des doigts, le temps de lui faire avaler une potion, et voilà, le tour est joué. Maryanor se retrouve reine de Nopalep, avec en sa possession tous les secrets de l'Homme-Dieu, tout son or caché, tous les trésors enfouis sous ses temples ensablés... Et le bénéfice de n'avoir plus qu'un front à surveiller, et quel front, cornecouille ! Le Nord, une ligne de crête pour ainsi dire infranchissable... Enfin, elle ne l'avait jamais été avant ces derniers mois...

Il se tut, fronça les sourcils, et fit mine de réfléchir intensément.

– ... Mais nous ne sommes plus à l'époque où nos ancêtres vivaient sous le seul joug des cultes. Les hommes ont appris à grands renforts de coups et d'impôts que la tradition fait force de loi. La royauté est patriarcale depuis toujours. Seule l'absence d'héritier mâle justifie le règne d'une femme. Or, la reine ne règne en son nom propre que jusqu'à son mariage. Si l'union est ascendante, c'est-à-dire si elle épouse un roi, elle lui donne sa couronne. Elle ne garde la primauté que si elle s'unit à un titre inférieur ou reste célibataire, solution qui met en péril la légitimité d'un éventuel héritier. La politique d'annexion des baronnies nopalépiennes par Nicée s'est faite à ce prix : des reines épousant des barons pour leur voler leurs terres, génération après génération, lentement mais sûrement. Quand il ne resta plus qu'Irah, quel dilemme, n'est-ce pas ? Mais le risque en valait la peine. Le risque de me voir réclamer mon dû, votre précieuse couronne, votre instrument culturel. Et voici que l'Orkazien, après mille ans de réclusion dans son désert, pointe le bout de son nez et menace votre prospère petite affaire. Quelle opportunité de nous ressortir ce fichu Grand Partage, prêtres ! Mais attention, Sail d'Orkaz est peut-être un sauvage qui vit quasi nu dans un palais en ruines, au milieu des scorpions et de la poussière, mais pour le peuple, il reste un Homme-Dieu. À ses yeux, il est davantage qu'un roi. Prenez garde qu'il ne soit pas plus fort que vos Idoles, et qu'il ne s'empare pas du trône de Nicée !

– Quel discours de la part d'un homme qui a la réputation de préférer les écuries et les lices aux bibliothèques ! railla quelqu'un, dans la foule. Duncan reconnut sa voix. C'était le jeune frère de la reine, un garçon qu'on disait débile et sujet à de violentes crises d'épilepsie quand on se moquait de lui.

– Oui, prince ! Ce n'est pas manquer de respect que de vous demander ce que vous proposez d'autre ? Les dieux nous protègent, la prophétie nous le confirme. Vous avez vu les atrocités dévoilées par le Calice tout à l'heure ?

Duncan se détourna des prêtres et fit face à l'homme qui venait de parler. Plutôt corpulent, boudiné dans des atours de velours et de brocards, un chapeau à plume vissé sur le crâne,

les yeux soulignés de vert à la mode nicéenne, il jouait nerveusement avec ses doigts chargés de bagues énormes.

– Je suis partisan de combattre ceux qui transgressent les lois, tout simplement. Le sang appelle le sang, c'est entendu ! Si ce que nous avons vu tout à l'heure se confirme, cela viendra s'ajouter aux charniers que j'ai trouvés sur mon chemin en venant ici. Votre peuple est-il lâche à ce point, ventrefoutre ?

– Nous ne sommes pas des guerriers, seigneur Duncan d'Irah, mais des lettrés, des paysans et des marchands. Il nous faut lutter par l'esprit et non par la violence !

– Peut-être, mais vous oubliez ce que signifie ce mariage. Cornecouille, moi, Duncan d'Irah, promis de la reine, je...

Le vieux prêtre saisit l'opportunité et l'interrompt :

– Vous vous inclinez, et c'est très bien... L'heure n'est pas aux jalousies enfantines. Il faut obéir aux dieux et sauver Nicée. Éviter le massacre... Vous avez entendu le devin lorsqu'il parlait de Thaïssa. Les enfants seront écorchés vifs, les femmes violées puis jetées au feu, et les hommes empalés. Les survivants, les plus robustes, seront soumis à l'esclavage le plus vil une fois mordus par les lupins... Il semble que l'Homme-Dieu d'Orkaz soit frappé d'une folie meurtrière à laquelle nous devons faire face de façon réfléchie. Avec le Troll, il n'y a rien à espérer.

Ulcéré, Duncan s'empourpra de plus belle. Sa mâchoire se crispa, il salua vaguement et sortit, suivi de près par les siens. Une grande confusion gagna le reste de la cour, bien que tous fussent certains que le jeune homme resterait le plus fidèle et le plus vaillant vassal de Nicée, et que malgré tout, il ne priverait pas ses semblables de la protection de son armée.

---

## CHAPITRE III

Le prince d'Irah ne revit pas Maryanor avant son départ. Ce ne fut pas sans qu'il en fit la demande auprès du service du protocole par lequel il était désormais obligé de passer. Depuis qu'il avait quitté avec fracas la salle du trône, il n'était plus traité avec la même déférence affectueuse qu'auparavant. Déjà, il faisait son deuil des traversées discrètes des corridors, derrière un petit page tenant une lanterne, pour rejoindre sa maîtresse. Désormais, lorsqu'on lui servait des « votre altesse » ou autres « seigneur d'Irah », l'intonation était glacée et les courbettes un peu raides. Il croisait aussi des regards gênés, des replis furtifs : bien sûr, sa réaction véhémement devant les prêtres n'avait pas choqué tout le monde. Nombreux comptaient parmi ses partisans. Mais en réagissant comme il l'avait fait, rompant les liens diplomatiques et vassaliques qui unissaient la chevalerie d'Irah à Nicée, il abandonnait à leur sort ceux qui espéraient tant qu'il les débarrassât un jour du joug du Jade, et des envahisseurs, qu'ils fussent trolls ou orkaziens. Il se sentait mal à l'aise quand il voyait une servante ou un garde baisser les yeux sur son passage, ou s'esquiver pour ne pas être accusé de connivence une fois qu'il serait parti.

Plongé dans ses pensées, il ne desserra pas les dents jusqu'à leur retour en Irah. À peine la frontière franchie, sa poitrine s'allégea. La forêt sentait bon, et les signes annonciateurs du printemps commençaient à la colorer de verts tendres et de bruns chaleureux. Les rochers moussus qui affleuraient des talus les accueillirent, rebondis, avec leurs sculptures antiques esquissant des visages, des animaux, des signes perdus de sens depuis d'innombrables générations. Les bornes d'Irah protégeaient la mémoire tout autant que la frontière. Ici, tout paraissait plus serein, presque intemporel. Les chevaux eux-mêmes, fourbus, écumants, s'apaisaient et reprenaient courage :



leur écurie n'était plus loin. Quant aux hommes, ils retrouvaient l'usage de la parole et échangeaient des plaisanteries. Certains riaient, d'autres devisaient dans le calme, tirant leur monture par la bride. La fatigue et l'inquiétude étaient toujours là, mais l'âme de cette forêt irahnisanne qu'on disait enchantée, jadis, les ragailardissait.

– Que vas-tu dire au roi, Duncan ? demanda Martial en imitant le prince, agenouillé au-dessus d'un ru guilleret pour se laver le visage et les mains tandis que son cheval se désaltérait.

– Ce qu'il s'est passé. Et cela ne va pas lui plaire.

Martial resta un moment silencieux, le dévisageant fixement. Duncan le laissa faire et se frotta vigoureusement le front et les joues avec l'eau fraîche. Sa barbe ruissela sur son pourpoint de cuir.

– Tu as quelque chose à me dire ?

Le comte se releva et fit mine de se concentrer sur le chanfrein de sa jument.

– Tous les hommes te soutiennent, prince. Si tu n'avais pas réagi comme tu l'as fait, ils n'auraient pas compris. Le roi fera de même. Il savait ce qu'il faisait en t'envoyant pour le représenter.

– Cela aura des implications. J'ai peut-être été un peu hâtif en reniant le serment qu'avait prêté mon père. À présent que nous sommes rentrés, je ne suis plus aussi certain...

– Si, tu l'es. Ta décision était la bonne, et ce n'est pas toi qui as failli à un serment, mais Nicée en rompant tes fiançailles... Tes doutes viennent des raisons qui t'ont motivé. Mais qu'importe que ce soit par dépit amoureux ou par clairvoyance politique, tu as eu une saine réaction.

Duncan opina, l'œil perdu sur son reflet dans l'eau. Il fit la grimace puis se remit debout pour faire face à son ami :

– Comte de Siffrà, en route.

\*

Le roi Harald n'était plus que l'ombre de lui-même. L'hiver avait été bien rude pour ce beau vieillard dont les exploits passés étaient souvent chantés, un peu partout sur la Nopalep orientale. Duncan fut bouleversé en découvrant ses gestes

saccadés et lents, sa voix chevrotante et ses yeux délavés un peu hagards. Frappé d'un début de surdité depuis quelque temps déjà, le vieux roi s'était enfoncé dans un monde intérieur d'où il était difficile de l'extraire, et ses paroles semblaient souvent dénuées d'à propos, sinon de sens. Dès son entrée dans les appartements de son père, Duncan, croisant le regard de sa mère, comprit que les choses avaient empiré.

La reine Meroë était penchée au-dessus du lit. De loin, en dépit de sa chevelure argentée, on ne voyait pas sa peau finement parcheminée, si bien qu'elle paraissait n'avoir que trente ou quarante ans à peine. Ses traits étaient fins, et sa ligne mince sans être décharnée, encore souple d'apparence. Seules ses prunelles trahissaient une longue expérience de la vie. Or, le regard qu'elle posait sur le vieux roi alité en disait long. Dès l'entrée de son fils, elle leva les yeux et les plongea dans les siens. Rien ne venait trahir une quelconque inquiétude sur son beau visage pâle, strié de ridules qu'on ne voyait qu'en s'approchant suffisamment près. Pourtant, le prince d'Irah devina – à moins qu'elle ne le lui dît par la pensée, il n'avait jamais pu mettre un mot sur le lien qui l'unissait à sa mère. Elle se redressa, caressa machinalement l'épaisse crinière blanche du roi assoupi, et lissa les plis de sa longue jupe de laine bleue :

– Ma dame... mon père est-il souffrant ?

Meroë s'écarta de la couche et se tourna vers le grand coffre de bois ciré qui constituait, avec le lit, l'essentiel du mobilier. Une cuvette de porcelaine et un broc d'étain plein d'eau reposaient sur le lourd couvercle de chêne. Lorsque la reine la versa, fumante, dans la céramique blanche, on n'entendit que son chuchotis interrogatif.

– Le roi est fatigué, Duncan, tu le sais. Tel que tu le vois, ce soir, il s'éteint. Le peuple porte déjà son deuil, et des bruits courent dans le château depuis des semaines : il serait fou, atteint de gâtisme. Peut-être même l'ai-je empoisonné...

– Mère ! coupa le prince en s'approchant.

– Ô, c'est inutile, mon garçon, soupira-t-elle en se lavant les mains. Voici près de trente ans que je vis ici. J'ai appris à me faire à ces bavardages. On ne juge pas mal les pensées des

petites gens, même si elles sont méchantes, même si elles sont stupides. Ils ne savent pas, ils ont peur. Ils m'ont toujours crainte, et je crois que peu d'entre eux savent vraiment d'où je viens. C'est la raison. Toi-même...

Elle se tourna vers lui, une serviette à la main. Lorsqu'elle le regardait ainsi, son ineffable sourire énigmatique sur les lèvres, ses yeux pétillaient, et un réseau de rides profondes se creusait autour :

– Toi-même tu as été abreuvé de légendes, de brumes, de contes sur les îles du Levant, comme vous les appelez ici. Aucune curiosité quant à tes origines. Tu as été élevé dans l'idée que tu étais irahnisan, et que j'étais une étrangère. Une *étrange* étrangère venue d'une contrée étrange, fascinante et inquiétante à la fois. Pourtant, tu es irahnisan *et* étranger, à part égale. Un jour, cela prendra du sens pour toi, tu verras.

Le roi toussa et gémit faiblement dans son sommeil. Toute trace d'amusement s'évanouit du visage de Meroë qui se pencha au-dessus de lui et l'examina attentivement. Cela dura quelques secondes, puis elle se tourna de nouveau vers Duncan :

– Ton voyage a été pénible, n'est-ce pas ?

Il haussa les épaules, certain que la nouvelle l'avait devancé.

– Nous savions tous que ce ne serait pas une partie de plaisir lorsque nous sommes partis. Les temps sont graves.

– Tu as le sens de la formule, mon fils...

L'image de Maryanor traversa l'esprit du prince. Il secoua la tête, contrarié :

– Mon père... ?

– Ton père, contrairement aux rumeurs, n'est pas sénile. Il est très fatigué, il a perdu ce qui, naguère, faisait de lui un homme imposant et respecté, mais c'est là le lot de tous ceux qui parviennent à cet âge. Seulement c'est la dernière image de soi que l'on laisse qui subsistera, effaçant toute une vie admirable ou simplement honorable. C'est pathétique, parce que la vie, sur ce point, est impitoyable... Le roi n'a pas perdu ses facultés mentales, seulement il lui arrive de perdre le fil de ses pensées, et de confondre ses souvenirs avec l'instant présent. Ce midi,